

HART CRANE

LE PONT

poème

traduit par Jean-Yves Cadoret

(extraits)

Mis en ligne le 21 septembre 2016

*De rôder par le monde,  
et de m'y promener.*

Job, I,7

INTRODUCTION  
(Thomas A. Vogler)

*PROEME :*  
AU PONT DE BROOKLYN

I  
AVE MARIA

II  
FILLE DE POWHATAN  
*L'aube sur le port*  
*Van Winkle*  
*La rivière*  
*La danse*  
*Indiana*

III  
CUTTY SARK

IV  
CAP HATTERAS

V  
TROIS CHANSONS  
*Croix du sud*  
*Jardin d'hiver national*  
*Virginie*

VI  
COLLINE DES QUAKERS

VII  
LE TUNNEL

VIII  
ATLANTIDE

## INTRODUCTION

[...] Sans chercher à remettre en cause son approche du *Pont*, je voudrais mettre le doigt sur une dimension du poème que Frank [Waldo Frank, qui écrivit la première introduction du *Pont*, en 1932 - NdT -] ne pouvait pas traiter, mais qui me semble devoir être le point de départ du lecteur d'aujourd'hui. D'une certaine façon, cette dimension constitue un plus pour nous. A contrario, il nous est devenu impossible de voir - et cela nous en dit beaucoup plus sur nous que sur le poème - le « message » de régénération optimiste que Frank nous promettait d'y découvrir un jour à coup sûr. Frank approche le poème en y cherchant « un thème ou une vision conscients, affirmés, qui ordonneraient les parties interactives du poème en un tout solide ». En ce sens, le thème conscient du *Pont* est évident ; c'est la note de foi extatique qui résonne dans le dernier texte, *Atlantide*. Mais il se trouve que ce texte a été écrit par Crane en premier. Le reste du poème a été écrit pendant cinq années douloureuses de lutte et de travail de création, avec l'objectif d'*atteindre* la fin entrevue. Occulter ou condamner pour vice de forme la douleur et le doute qui hantent le poème, et prendre pour une manifestation de foi ce qui n'était au début qu'une tentative pour trouver foi dans la vision, revient à polariser les réponses possibles au poème - à le réduire à l'écho de notre propre optimisme si nous avons la chance d'en avoir, ou à une extravagance poétique si nous nous rangeons du côté des sceptiques.

Toutefois, si on aborde *Le Pont* sans l'intention d'y trouver à terme une réponse, il est possible d'y trouver un thème ou un principe unificateur qui parle au plus grand nombre. On peut grossièrement décrire ce thème comme la quête d'une vision mythique, plutôt que l'expression précise, symbolique, d'une vision ancrée dans la tête du poète. La vision qu'il recherche est celle qui installera un futur d'espérance en face d'un présent de désolation ; celle qui, fondée sur l'intuition d'un passé glorieux, lance un pont entre ce passé et le futur espéré en dépit du présent. Le poème est hautement subjectif dans sa langue et son contenu, et la raison en est que sa quête est une quête personnelle, la recherche par le poète d'une vision qui réponde à ses propres besoins. Mais comme ses prédécesseurs romantiques, surtout Blake, qu'il plaçait au-dessus de la plupart des poètes, Crane considérait que le problème du poète n'était qu'un reflet du problème central de la société dans laquelle il vivait, et que la solution qu'il y apporterait - s'il la trouvait - aurait des conséquences bien au-delà de sa propre vie.

Pour lutter contre la routine étroite et décourageante de l'aller-retour quotidien Brooklyn-Manhattan, le poète développe sa quête, élevant les aspects légendaires du passé au rang d'éléments encore vivables du présent, de signes d'espérance sur lesquels fonder un regard positif sur le futur. Ce n'est pas par hasard que des images d'arc en ciel apparaissent tout au long du poème ; car la traversée de Noé vers le futur, après que les flots divins aient détruit tout le mal du présent, symbolisait pour Crane la puissance inflexible et la bonté d'une force supérieure qui présiderait à nos destinées. L'arc en ciel est ainsi à la fois l'image visuelle d'un pont perçu concrètement - bien que symbolique - et un symbole d'espérance pour les hommes qui sont assiégés par le péril du présent. La citation de *Job* sur la page de titre n'est pas une référence fortuite : Crane en effet se voyait lui-même, comme Job, en proie au doute et au désespoir, essayant d'alimenter une foi que seule pourrait à la fin

confirmer le Verbe d'une voix dans la tempête. C'est Satan qui vient vers Dieu, « De rôder de par le monde, et de s'y promener, » et Crane est comme Satan, séduit par lui-même au point de renoncer à sa vision, en espérant pourtant qu'elle est vraie, comme dans la prière de Job.

Si nous envisageons le poème comme la traduction du besoin du poète d'être constamment rassuré dans sa quête, nous y découvrons de nouveaux niveaux de lecture. Dans la troisième partie, *Cutty Sark*, la parade des clippers n'est pas là simplement pour conforter la prédiction transparente d'une nouvelle Atlantide. Le poète a fini sa journée de travail ; la pièce qui fait marcher le jukebox est tombée ; l'aube se lève derrière la Statue de la Liberté. Il se prépare à rentrer chez lui par le pont, mais ne peut aller au bout du voyage parce qu'il n'a pas encore trouvé le Verbe qu'il cherche. A défaut, il feuillette un catalogue de clippers qui eurent leur heure de gloire mais sont aujourd'hui tombés dans l'oubli. Le ton inquiétant, défait, rend ici difficile à voir combien « le poète est de nouveau dehors, tourné vers la mer », à moins qu'il se tourne vers la mer pour se perdre dans le temps avec le *Rainbow*, le *Leander* et les autres gloires qui « ne sont plus ». De la même manière, dans la quatrième partie, *Cap Hatteras*, Crane fait clairement la différence entre le Whitman joyeux Flâneur sur la Route Ouverte, et le Whitman qui vivait dans la tragédie de la Guerre Civile. C'est ce dernier qui lui permet de voir des « Pâques de vive leur » dans la chute de l'avion vers sa destruction, reliant la Première Guerre Mondiale et la Guerre Civile par le fil de la sinistre réalité qu'il faut affronter avant d'atteindre la vérité.

La crise finale du poème survient dans *Le Tunnel*, avec l'apparition de Poe, qui contemple le poète dans le reflet de son propre visage sur la vitre du métro. C'est « la trappe du métro, promesse d'un prompt retour », qui concentre toute l'horreur du monde moderne en un enfer mental que le poète doit traverser, comme Enée et Dante avant lui, avant le trouver le Chemin de l'Ouest. Poe n'est pas le prophète d'une technologie qui aurait anticipé le moyen de fabriquer la vision de Whitman, mais un cobaye. Dans ces « fissures entretissées de l'esprit », Crane assigne à Whitman le rôle de témoin de son expérience, tandis qu'il trouve dans la dernière nuit d'agonie de Poe une plus grande proximité avec sa propre situation affective.

*Et lorsqu'ils ont traîné ta chair cisailée de haut-le-cœur,  
Tes mains qui tremblaient cette nuit là dans Baltimore -  
Cette ultime nuit dans la tournée des bureaux de vote, as-tu  
Entre deux secousses, as-tu refusé de prendre le ticket, Poe ?*

Le poète est à deux doigts de perdre complètement sa foi et il se demande - mais il ne le saura jamais - si Poe a perdu la sienne dans des circonstances comparables. Ce que le poète doit porter avant de pouvoir délivrer au monde son message de foi, est sa souffrance personnelle. Et il doit la porter sans la béquille de la convention poétique et sans « souscrire une élégie » à l'orthodoxie religieuse. C'est le moment le plus intensément personnel du poème et pourtant, comme au dernier moment de l'agonie du Christ, on peut y voir la prise en charge par le poète du fardeau de nos maladies mentales collectives sans aucune assurance de résurrection.

Lorsque le poème atteint enfin sa conclusion dans *Atlantide*, nous sommes en mesure d'entendre au cœur du « psaume de Cathay » la note du doute qui lui donne le caractère d'une urgence désespérée plutôt que celui d'un final triomphant. « Retiens ton chantre sur les eaux ! », supplie-t-il, comme s'il était conscient que cette vision qu'il essaye de mettre au monde courait le risque de disparaître une fois de plus au moment de l'enfantement. « Est-ce Cathay » demande-t-il dans la strophe finale, que célèbrent les « cordes orphiques » ? Comme Orphée qui perdit Eurydice lorsqu'il se retourna pour la regarder, le poète peut perdre cette vision avec la petite mort de l'extase poétique. Les « torons de l'arche du chant », « les espars bourdonnants » et les « carillons » en réalité laissent place, au moment où la question se pose, à des murmures ambigus et indéchiffrables. Le poète conclut sur l'aveu qu'il ne saura jamais si, oui ou non, « les cordes » ont « accouché d'un dieu ».

Crane s'est constamment décrit, pendant qu'il écrivait le poème, comme étant « au milieu du *Pont* », et il a noté quelque part que son poème, comme la structure physique dont il tirait son nom, « a commencé des deux côtés à la fois ». Implicite dans le poème définitif est l'idée qu'un pont possède deux extrémités, et qu'une fois terminé, son commencement devient sa fin. Aussi le poème n'est-il pas la somme des marches vers un sommet, difficile à imaginer mais finalement atteint grâce à l'affermissement de la parole. Il n'est qu'une tentative pour décrypter les régions du ciel, l'enfer et le purgatoire qui sont dans la tête du poète ; pour trouver la bonne perspective à partir de laquelle embrasser ces régions, et la discipline efficace qui permettra de l'emprunter. La quête emprunte simultanément le temps, de Colomb à Brooklyn, et l'espace, de « la fine lisière de l'infini » aux profondeurs du tunnel ; pourtant, elle reste rivée à la propre conscience du poète, qui résonne d'abord comme la musique des sphères, mais en écoutant de plus près devient « Antiphonaire de murmures dans l'azur ».

Dans un poème postérieur, *La Tour Brisée*, Crane exprime en deux strophes l'essentiel de ce qu'il a essayé de dire dans *Le Pont* :

*Ainsi c'est bien moi qui entrai dans ce monde recru  
Pour suivre le cortège chimérique de l'amour, sa voix  
Suspendue dans le vent (j'ignore où elle se ruait)  
Et pour défendre, un temps, chacun de mes choix sans lendemain.*

*J'ai répandu ma parole. Était-elle cousine, était-elle au diapason  
De ce monarque, de ce juge de l'espace  
Dont la cuisse aguerrit la terre et frappe un Verbe cristallin  
Sur les plaies promises à l'espoir - offertes à la détresse ?*

*Le Pont* est le récit de la tentative du poète de « défendre chacun de [ses] choix sans lendemain », et l'épanchement de sa propre parole plutôt que le recueil du Verbe définitif. Il assume la paternité de sa propre parole, sans jamais être sûr qu'elle soit apparentée à l'autre Verbe. Il ne peut que construire une tour brisée tendue vers « les ailes visibles du silence semé / Dans les cercles de l'azur » : *Le Pont*, échouant à remplir sa fonction de pont, est cette tour brisée [...].

1970  
Thomas A. Vogler

## AU PONT DE BROOKLYN

Combien d'aubes, au premier frisson de son réveil,  
Le verront pivoter sous l'aile de la mouette qui plonge  
Et, déroulant les anneaux blancs du tumulte, érige  
La Liberté sur les eaux enchaînées de la baie -

Puis disparaît dans une courbe pure  
Comme une voile fugace qui traverserait  
Une enfilade de chiffres  
- Et les ascenseurs du jour nous déposent...

Je pense aux salles de cinéma, à leur magie panoramique,  
Au public fasciné par la scène formidable  
Qu'il découvre, qu'il va colporter  
Et que d'autres sur le même écran vont voir.

Et Toi, enjambant le port d'un pas argenté  
Comme si le soleil se calait sur toi, sans prendre pourtant  
L'entière mesure de ton élan -  
En sorte que tu demeures ta propre liberté !

Surgi d'un tunnel, d'une cave ou d'un appartement,  
Une folle accourt à tes parapets,  
S'y penche un instant, un cri aigu jaillit de sa chemise gonflée comme un ballon,  
Auel répond la plaisanterie d'une roulotte de chantier.

Au pied du Mur, de la poutrelle dans la rue midi fait eau,  
Dent arrachée à l'acétylène du ciel.  
Tout l'après-midi tournent les mâts de charge traversés de nuages...  
Tes câbles respirent le calme de l'Atlantique Nord.

Et, obscure comme le paradis des Juifs,  
Ta récompense... L'accolade que tu donnes  
Mieux que le temps anonyme :  
Sursis vibrant, pardon accordé.

Ô harpe et autel, fondus dans l'enthousiasme,  
(Comment le simple labeur des hommes a-t-il pu aligner de telles cordes vocales !)  
Seuil terrifiant gagé par le prophète,  
Prière de paria, cri de l'amant, -

A nouveau les feux rouges glissent sur ton alphabet  
Sans fin, le souffle frais des étoiles  
Guide ta route - condensent l'éternité :  
La nuit se lève entre tes bras.

Je demeurai longtemps dans ton ombre le long des jetées ;  
C'est à la nuit que ton ombre s'éclaire.  
Les parcelles de feu de la Ville se défont  
Tandis que la neige baptise l'année de fer...

Ô sans relâche comme ta rivière,  
Par-dessus la mer et l'herbe rêveuse des prairies,  
Penche-toi sur nous, tes ouailles, viens  
Faire de ton ciel navire un mythe pour Dieu.



I

AVE MARIA

*Venient annis, saecula seris,  
Quibus Oceanus vincula rerum  
Laxet et ingens pateat tellus  
Tiphysque novos detegat orbes  
Nec sit terris ultima Thule.*

Sénèque

## AVE MARIA

Garde-moi ta confiance, Luis de San Angel - maintenant  
Que les marées vont m'arracher  
Au monde que je porte, ô toi qui tint les rênes de ma requête  
Dans le cœur généreux de la Reine aux jours de doute ;  
Car je sais à présent ce qu'aucune parole parjure  
De clown ou de sage ne pourra détruire ou nier ; -  
Et toi la tienne, Juan Perez, dont la recommandation triompha  
De la peur et de la cupidité, - je vous ramène Cathay !

*Colomb,  
seul, tourné  
vers l'Espagne,  
invoque la  
présence de  
deux fidèles  
partisans de  
sa quête...*

Les vagues montent à la brune sur la muraille luisante ;  
Valvules de la mer, - boucles, tendons  
Moutonnant et roulant, abreuvant de béants  
Corridors qui sans cesse s'effondrent.  
Et sans cesse la caravelle rouge de soleil laisse retomber  
Derrière nous la lumière... Il fait jour là-bas -  
Où nos empires indiens s'éveillent à découvert,  
Et pourtant perdus, tous, que cette quille enfin les atteigne !

Je pensais à Gênes ; et à cette vérité, maintenant prouvée,  
Qui me jeta en exil dans ses rues et m'enhardit  
Comme jamais - guettant sous la lune  
L'aube où allait apparaître pour la première fois cette fine frontière  
- Le grand continent des Chan... Puis à la foi, non la peur  
Qui me soulevait à mesure qu'on approchait... J'entendis le ressac -  
Souffle coupé, sur le qui-vive - et je vis  
La première palme s'élever sur la première colline dans la lumière.

Et je rentrai en moi. Et ils sortirent vers nous en criant :  
« Les Grands Oiseaux Blancs ! » (O Madre Maria, fasse  
Qu'un de ces navires revienne sain et sauf,  
Que le bleu pur de ton manteau nous protège !)  
Et nous jetâmes par-dessus bord, flottant dans un casque,  
Procès-verbal de tout, avant de fuir à sec de toiles ;  
Plus tard les ouragans pourraient revendiquer de meilleurs gages...  
Car ici, entre deux mondes, un troisième, sans pitié,

Un monde d'eau, met le verbe à l'épreuve : ici  
La mutinerie s'ajoute à l'inquiétude pour éteindre  
La joie, et l'ombre tranche l'engourdissement du cœur  
Comme le cimenterre du More que son élan  
Emporte plus loin que la chair.  
Pourtant sous le fouet de la mer et les nausées  
Un sanglot profond, à peine audible, défie l'abîme,  
S'appuie sur le vent pour prendre mesure des vagues,

Encore et toujours, à l'infini, - et les yeux  
Grand ouverts sur la houle sombre crient famine - qui encerclent  
Cette rondeur qui tourne, ce croissant refermé  
Sur des pointes de feu et zébré de flaques de lumière  
Comme les perles murmurantes aux doigts du Doge  
- Pourtant nulle folie de bijoux ! O Fernando,  
Sur ces rivages d'est, en ces mers d'ouest,  
Mais garde-nous pitié de ton Dieu et de ta Vierge !

- Prends d'assaut la plénitude, et tu verras  
Sous le vent Isaïe dénombrer la famine.

\* \* \*

Une herbe, un rameau perdu entre les dents de sel,  
Des algues pétrifiées qui hérissent le rivage - demain  
Peut-être la lune nous dévoilera-t-elle la Barre de Saltes -  
Et Palos enfin - terre délivrée d'une longue guerre.  
Un Angélus sonne dans l'arbre des cordages ;  
La proue sombre s'ébroue dans les eaux sombres qui l'assaillent.

\* \* \*

Ô Toi qui sommeilles en Toi-même, là-bas  
Comme l'océan par le travers du navire de la vie et de la mort,  
Dont le pouls d'écume cherche désespérément  
Dans l'amour de toi ta parabole d'homme -  
Inquisiteur ! inconnaissable Verbe  
De l'Eden et du Sépulcre clos,  
Dans tes savanes d'altitude, feu bleu,  
Souffle à la solitude que la voile dit vrai.

Toi qui broies l'aviron, et disputant le mât  
Signes l'holocauste des navires, ô Toi  
Au rythme primordial de qui palpitent  
Les scintillants royaumes du Gange -  
Toi qui nous salues par le feu de Saint Elme  
Et le grenat de Tenerife - tu l'enflamas à un nuage  
Pour nous frayer dans la nuit un passage vers les Chan -  
Te deum laudamus, pour tes deux bijoux !

De toute cette immensité que le temps explore,  
Aiguille sous l'œil, nord suspendu, -  
Déduisant la route et ses écarts, foi  
Et pur décret du banc caché :  
Cette configuration que ta nuit fournit  
De la Lune à Saturne dans une roue de saphir :

Le sillage circulaire de tes pieds qui la parcouraient,  
Elohim, j'entends encore le bruit de leurs talons !

Blanc labeur des escadrons du ciel, déployant  
En anneaux sacrés les voiles dédiées aux champs tranquilles  
Qui brillent au loin du blé effervescent  
De la connaissance - autour de ton front nu désormais  
- Couronne de feu ! issus des pôles  
Et guidés par les voiles pleines, les méridiens déroulent  
Ta quête - encore un rivage au-delà du désir !  
Hurlement des vertes tours penchées de la mer, Au-delà

Et royaumes

vierges dans le

cœur inquiet -

Te deum laudamus

Ô Toi Main de Feu

## II

### FILLE DE POWHATAN

*« - Pocabontas, une gamine jolie mais effrontée, d'une douzaine d'années, entraîna les garçons au marché, leur fit faire la roue et le poirier, et les suivit, en faisait la roue elle aussi, nue, tout autour du fort. »*

## L'AUBE SUR LE PORT

Forant obstinément le sommeil - marée de voix -  
Ils finissent par t'atteindre, à mi-chemin du rêve,  
Ces longs sons fatigués, ces bruits que le brouillard isole :  
Gongs en surplis blancs, plaintes drapées dans un linceul,  
Chuintement lointain des cornes de brume... voile de signes.

*depuis quatre siècles  
et plus... ou bien  
est-ce au  
rivage silencieux  
du sommeil que  
le temps*

Alors un camion fait résonner les quais  
Tandis qu'un palan se met en branle sur un pont ;  
Ou c'est le cri et les coups sourds d'un docker ivre  
Qui montent en écho d'une ruelle sous le fin rideau de neige.

Et s'ils t'arrachent à ton sommeil parfois  
Ils le redonnent aussi. Les manches douces des sons  
Habillent le port dans l'obscurité, sur l'oreiller de la baie ;  
Quelque part à côté dans le vide une vapeur

Se dilate en vapeur, et s'égare, part  
- Bousculée par les coups de sifflets stridents, tourbillonnant  
Parmi les bouées à vent - à la dérive. Le ciel,  
Frais repli d'aile, suspend, distille  
Le sommeil berceur... Lentement -  
Depuis toujours la fenêtre, la chaise à moitié nue  
N'attendent rien d'autre que ce fourreau d'air blême.

Et toi à mes côtés, sanctifiée par les sirènes à présent  
Qui chantent pour nous et nous surfilent à la clarté du jour -  
Toi doucement, avant que le jour ne sollicite nos yeux,  
Dont les bras frais se tendent vers moi dans un murmure.

*réveille  
ton amour,  
là dans un  
rêve qui lève  
et va mêler  
ta semence*

Tandis que mille paumes de neige se pressent aux carreaux -  
*tes mains dans mes mains sont réelles :  
ma langue dans ta gorge - tes bras sur moi  
refermés chantent ; tes grands yeux  
sombres  
boivent l'aube -  
une forêt frémit dans tes cheveux !*

La fenêtre lentement blondit. Clarté de gel.  
Aux tours Cyclopéennes qui se dressent en face sur Manhattan  
Deux, trois fenêtres clignent des yeux, lancent le disque  
Du soleil - là-haut vers les mouettes froides.

*- avec qui ?*

Le brouillard se penche encore un peu sur le seuil.  
Sous le gui des rêves une étoile -  
Comme pour nous rejoindre d'une île lointaine -  
Se tourne vers l'ouest qui s'éveille et retourne à sa nuit.

*Qui est cette  
femme dans  
l'aube à nos  
côtés ?...  
quelle est  
cette chair  
que nous avons  
foulée ?*

## VAN WINKLE

Le macadam, gris canon comme une cuirasse de thon,  
S'élançait de Far Rockaway vers le Golden Gate :  
Ecoute ! les miles qu'une vieille mouline -  
Mile après mile se déployaient en arpegges d'or.

*Les rues se déroulent  
devant les magasins  
et les usines, gagnées  
par son sourire  
et le soleil...*

Il y a bien longtemps, lorsque tu sortais en courant de l'école,  
- A cette heure-ci, mais plus loin dans l'hiver -  
Tu marchais avec Pizarre dans ton cahier,  
Et Cortès à cheval débouchait de partout -  
Sans désemperer, comme le café dans la gorge - de là-bas aussi !

La joue de Priscilla t'accompagnait dans le vent,  
Avec le Capitaine Smith, tout barbe et assurance,  
Et Rip Van Winkle, qui scrutait la route -  
« Sommes-nous bien dans le Val sans retour, mon ami ? » Et alors -

*Et Rip oublia les heures de bureau,  
il oublia la paye ;  
Van Winkle balaye un appartement  
plus bas sur l'Avenue A, -*

*Comme la Mémoire,  
cette vagabonde  
du temps, qui te  
prend par  
la main...*

Raconte l'orgue de barbarie... Souviens-toi, souviens-toi  
Du tas de cendre au fond de l'arrière-cour  
Où nous nous battions avec la famille du jeune  
Garter, des serpents qui s'y cachaient... Et nous lancions  
Des avions dont les ailes de papier tenaient  
Avec des rubans... Souviens-toi - souviens-toi

des langues rapides

Qui pointaient sous le tas de braise jour  
Après jour et lorsque ton tisonnier découvrait  
Des brins de soleil inattendus -  
Leur éclair est toujours là, net comme le feu.

*Et Rip se faisait lentement à l'idée  
que lui, Van Winkle, n'était pas d'ici  
ni d'ailleurs. Il s'éveillait en jurant qu'il avait vu Broadway  
comme une guirlande de marguerites des Catskill en Mai -*



La mémoire est-elle, boîte à musique  
Ou parfum de fleurs dans un verre -  
Ce fouet qu'un matin de printemps  
Mon père me fit d'un rejet de lilas,  
Ou ce sourire Sabbatique, inconscient  
Qu'un jour ma mère me ramena de l'église,  
Une seule fois, je m'en souviens - ?

Elle tombait à gros flocons, à l'aveuglette  
Mais elle s'arrêta à la porte, et disparut  
Avant que j'ai quitté la fenêtre. Elle  
Ne revint pas pour m'embrasser dans le couloir.

Le macadam, gris canon comme une cuirasse de thon,  
S'élançait de Far Rockaway vers le Golden Gate...  
Accroche-toi à ce jeton de parc-mètre, Rip -  
As-tu trouvé le *Times* ? -  
Fais vite, Van Winkle - il se fait tard !

## LA RIVIERE

Colle ta patente sur un panonceau  
frère - bien visible - vers l'ouest - jeune homme  
Tintex - Japalac - En route pour de bon, Bleus de travail  
et désir de voir du pays ! sous les dernières affiches lacérées  
du théâtre - que vois-tu Bert Williams ?  
Les chanteurs ambulants déguisés en nègres  
Ne me laissent que l'aile du poulet que tu as volé, on est à  
Erie, sinon tout près de  
Mazda - et la nuit télégraphique tombe sur Thomas

*...et sur les  
décombres  
des anciens  
cris de guerre -*

Ediford - un fanal de tête fond sur les rails  
à la vitesse du sifflement - te rends-tu  
compte - un EXpress fabrique du temps comme  
LA SCIENCE - LE COMMERCE et le VENERABLE FANTOME  
DE LA RADIO RUGIT SOUS TOUS NOS TOITS LE POLE NORD  
WALLSTREET ET LA NAISSANCE DE LA VIERGE SANS PIERRES  
NI FILS NI MEME DE TORrents entre les oreilles,  
plus de sermons rugis aux fenêtres  
entre deux souffles - si tu veux... hein ?

Ainsi le vingtième siècle - au sifflement  
du Limité - passa en rugissant, laissant  
trois hommes affamés sur les voies, qui n'arrivaient pas  
à quitter les yeux les feux arrière qui diminaient en se rapprochant et dans une glis-  
sade finirent par disparaître.

\* \* \*

Le dernier ours, abattu tandis qu'il buvait dans les Dakotas  
Courait à pas souples sous les fils tendus entre les rives du torrent.  
Des instruments sophistiqués, conçus pour être précis à vaste échelle  
Relient les villes et le rêve à l'horloge du rêve.  
Mais des hommes prennent leur alcool sans hâte - et comptent  
- Ils n'avoueraient pourtant nul rosaire ni indice -  
Les minutes de la rivière à l'aune de l'année du ruisseau.  
Sous un monde de sifflements, de fils et de vapeur  
Pareil à une cambuse, ils traversent en ruminant  
L'Ohio, l'Indiana - aveugle bagage -  
Inventant à Cheyenne une rime... Peut-être Kalamazoo.

*t'entraîne vers ceux  
dont les adresses  
ne sont jamais d'ici*

Avec les lambeaux du temps, les mélanges du temps, ils fabriquent des phrases  
 Semblables au décompte du feu et de la neige ;  
 Ils offrent l'étrange savoir des oiseaux, qui est dans l'œil  
 Des vents sans remparts, en chantant tout bas  
*My Old Kentucky Home* et *Casey Jones*,  
*Some Sunny Day*. J'ai entendu une bande de chemineaux les chanter.  
 L'un d'entre eux, celui qui avait des yeux d'enfant - dit :  
 « Jésus ! Je me souviens des jours du melon d'eau ! » Et il prit  
 Les airs dans un nuage de gaieté bruyante,  
 « - Et lorsque souriait ma Tante Sally Simpson », ajouta-t-il d'une voie traînante -  
 « C'était presque la Louisiane, il y a longtemps. »  
 « Il n'y a pourtant pas de meilleur endroit que Booneville, Buddy, »  
 Dit un autre, en sortant de son gilet un poinçon tout neuf,  
 « - Pour pêcher la truite le matin. » Puis, ouvrant la boîte de conserve,  
 « - Mais j'ai laissé sa gare derrière moi. » Possédé, résigné,  
 Il balaya le feu du pied pour l'éteindre, la tête ailleurs, et fit la grimace  
 En se frisant les poils de la barbe...

#### Derrière

Les bâtiments de la fabrique de conserves de mon père je voyais souvent  
 Des squatters du rail, rangées de nomade raillerie,  
 Des hommes d'autrefois - vagabonds sans femme ou  
 Partis sans laisser d'adresse sans cesse à la conquête  
 D'un empire sauvage de rails et de wagons à bestiaux.  
 Ils avaient l'air d'enfants, comme moi, sur un perchoir sans autre fil  
 A la patte que l'enfance, comme dans un jeu qui allait durer toujours.  
 John, Jake ou Charley, sautant sur un wagon au ralenti  
 - Entre Memphis et Tallahassee - à cheval sur les bielles,  
 Aveugles boules de vide, petits bonshommes d'argile.

Et pourtant ils touchent quelque chose qui ressemble à une clé.  
 D'un pôle à l'autre à travers collines, états  
 - Ils découvrent un corps sous la longue pluie ;  
 Gosses aux yeux de fjord, vieux vauriens  
 Parlant le jargon des parieurs - point dans l'immensité  
 Qui les dissimule, découvrant sa poitrine au loin  
 Que la neige argente, vert sumac ou bleu fumée -  
 Ce corps qui frôle les dormeurs de la vallée, en route vers l'ouest ou le sud.  
 - J'ai arpenté, moi aussi, les minuits pleins de rumeurs,

*mais qui l'ont  
 touchée,  
 sans connaître  
 son adresse*

Et dans le cercle que dessinait la fine flamme de la lampe  
 (Ô nuits qui m'apportaient son corps nu !)  
 J'ai rêvé sur les signes qui tissaient son nom.  
 Clameurs de trains crevant les longs blizzards - j'ai entendu  
 Une plainte au loin que j'ai sue être la sienne.

Des papooses en pleurs dans la longue crinière du vent  
Zébraient la tête de dynasties de peaux rouges hurlants,  
- Echos des morts ! Mais je savais que son corps était là,  
Avec le temps autour de ses épaules comme un serpent, et les ténèbres  
Et l'espace comme une aile d'aiglon lui caressaient les cheveux.

Au pied des Ozarks, surplombés par la Montagne de Fer,  
Les anciens dieux de la pluie reposent dans le linceul des étangs  
Où des poissons aveugles s'inclinent sur une fontaine engloutie  
Et rapportent du maïs volé aux corbeaux querelleurs.  
Ces larcins constituent leur pitance immémoriale  
Et leur attirent les bonnes grâces de la haute futaie foudroyée  
Par le fer, le fer - toujours la justice du fer !  
Ils somnoient à présent, sous la hache et la corne à poudre.

*ni les mythes  
de ses pères...*

Et l'acier luisant du Pullman du petit déjeuner qui glisse  
Du tunnel vers les champs - le fer chevauche la rosée -  
Enjambe la colline, danse roue contre roue.  
Tu as une demie heure d'attente à Siskiyou,  
Ou bien tu y passes la nuit et prends le train suivant.  
Au sud, à côté de Cairo, tu verras  
L'Ohio qui se perd - en donnant naissance au Tennessee ;  
Et si tu passes en été à l'heure où le soleil se couche  
La brise t'apportera peut-être le parfum de musc de la Rivière  
- Ses eaux te soufflent une chanson familière  
*Memphis Johnny, Steamboat Bill, Missouri Joe.*  
Oh, penche-toi à la fenêtre, dès que le train ralentit,  
C'est comme si tu serrais les mains d'un vieux clown,  
- Garde un instant les yeux fixés dans le vide sous toi  
Et fredonne avec elles *Deep River* tandis qu'elles passent.

Oui, retourne-toi et respire encore une fois - regarde,  
Ô Shérif, Garde-frein et Autorité -  
Enfile ton pantalon et croque une nouvelle chique,  
Car la Rivière sans fin t'appelle, toi aussi.  
Et il en est peu qui échappent à leur destin ;  
Ils sourient toujours avec superstition de ce qu'ils sont.  
J'ai cru qu'il plaisantait à la porte du ciel -  
Dan Midland - que secouait le patin froid du frein.

En bas, en bas - nés pionniers en dépit du temps,  
Tributaires noircis d'un ancien courant -  
Leur foi inébranlable ne les mène à aucune frontière,  
Ils dérivent immobiles, comme aux rives du Jourdain.

Tu ne l'entendras pas comme on entend la mer ; pas plus que la gravité  
Ne fait taire la pierre... Mais lentement,  
Comme à contrecœur, pour recevoir un plus grand tribut - glissant face contre terre  
Comme ceux dont les yeux sont depuis longtemps dans la tombe

La Rivière coule, s'étale - et vide ton rêve.  
Qui es-tu, que l'absence de marée ensorcèle ?  
Tu es le père de ton père, et le courant -  
Un thème liquide hanté par des nègres noyés.

Tonnes d'eau et marche alluviale des jours -  
Nuits bourbeuses, aux veines envasées  
Encombrées de racines arrachées à l'argile des moraines :  
Le Mississippi s'abreuve aux vallées les plus reculées.

Ô passion d'orpailleur, soleil dans le ressac !  
La surface de basalte charrie une grâce de jungle  
Ocre et rayée comme un lynx dans sa longue vigueur ;  
Patience ! tu atteindras la terre promise !

Sur les os de De Soto les bacs chargés  
Vibrent en traversant le Cité historiée de trois trônes.  
Deux méandres plus bas le Mississippi se déverse  
(Hautes côtes de fer des lagons de sel)

Et plonge en lui-même, se libère à grands flots.  
Tout disparaît sous la fine couronne de l'horizon... En aval  
La dernière étreinte est celle de la mer piquante ;  
La Rivière se lève seule de son long lit,

A la charnière de ses rêves, leur moutarde  
Que l'histoire torture, son seul souhait - couler !  
- La Passion se déploie en lentes et vastes langues qui s'étranglent,  
A la rencontre du Golfe, sous de silencieux hosannas.

## LA DANSE

Avec sa rouge chair vive, dans l'hiver roi -  
Qui tint la main de la reine glacier dans sa descente du ciel ?  
Elle a parcouru les canyons hennissants tout le printemps ;  
Elle a dressé les bras ; levé comme le maïs - pour mourir.

Et dans l'aridité de l'automne, quelles mains bronzées  
Avec une rigueur toute minérale ont exhumé la pierre  
D'où les anciennes prières faisaient couler les sables de la mesa ?  
Il brandit le perpétuel trône pâle du crépuscule.

Nous avons vu les sommets mythiques refluer - à contrecœur,  
Bousculés par le destin, dans un vert plus intense.  
En guise de salut ils nous firent prêter serment sur nos flèches :  
Les années depuis se sont succédées, incorrigibles...

Il y avait un lit de feuilles, un élan brisé ;  
Il y avait un voile sur toi, Pocahontas, fiancée -  
Ô Princesse dont le sein brun était un Mai virginal ;  
Tes flancs et tes yeux de fiancée cachaient une fauve fierté.

J'ai laissé le village derrière le bois de cornouillers. A côté du canoë  
Que le courant aspirait vers le bief du moulin, j'ai vu  
Filer le fin croissant de tes cheveux, et la première phalène  
Bleue du soir s'envoler sans bruit.

Les chaînes joueuses que l'eau tissait et rejetait !  
J'appris à saisir le murmure de lune de la truite ; j'ai  
Oublié les heures en me laissant dériver,  
Et j'ai fini par voir ce jeune croissant fuyant mourir -

Puis une étoile solitaire, qui se balançait, prit sa place,  
Ventousée aux mélèzes de la passe montagnaise -  
Et l'aube immortelle se mit à perdre son sang.  
J'ai laissé mon bateau lisse brouter l'herbe de la rive...

Je pris le sentier de portage, puis choisis  
Un abri dans une vallée reculée ; mais ne pus m'arrêter.  
Mes pieds fendaient les toiles liquides des flots d'altitude ;  
Une voile blanche claquait au sommet.

*Alors tu la  
verras vraiment  
- ton sang  
se souvenant  
de la première  
invasion de son  
secret, de ses  
premières rencontres  
avec sa lignée,  
de son amant  
qui était un chef...  
et dont l'ombre  
hante lacs  
et collines*

Ô Printemps des Appalaches ! J'ai gagné la corniche ;  
Abrupt, inaccessible sourire qui s'ouvre à l'est  
Et rejoint le nord dans la fossette violette  
Des Adirondacks ! - sous la baguette de l'azur,

Combien de falaises, de lacs et de torrents ai-je contournés !  
- Et je me suis reconnu dans des ombres prémonitoires : -  
Des touffes de tepees gris sur des monticules bleus,  
Dont les fumées s'élevaient dans une clairière de châtaigniers jaunes...

Un nuage au loin, bourgeon d'orage - cela grandissait,  
Comme une couverture sur le ciel : sur des pieds matelassés,  
- Je l'entendis prendre son rythme, -  
Siphonner l'étang noir à la chaude racine du cœur !

Le cyclone bat le grain dans sa turbine,  
Ailes d'aigle qui plongent dans le dos ;  
Apprend à saluer, Maquokeeta ; apprend le meilleur de la mort ;  
- Tombe, Sachem, comme le mélèze !

Un bouleau s'agenouille. Ses doigts sifflants volent.  
Un bosquet de chênes fait cercle dans un fracas de feuilles ;  
La longue plainte d'une danse est dans le ciel.  
Danse, Maquokeeta : Pocahontas est en peine...

Et chaque tendon s'élançe vers les cordes pincées  
De l'éclair qui fait delta sur le sabre de tes cheveux.  
Les dents se brisent comme des silex ; des crocs rouges  
Et de grandes langues zèbrent l'air bleu...

Danse, Maquokeeta ! serpent en-deçà,  
Qui se défait de sa peau, serpent au-delà ! Bourgeon, corne !  
Etincelle, dent ! Homme-médecine, attendris-nous, ranime-nous -  
Mets-nous à la cape, - que ta danse nous ramène au matin de la tribu !

Lances et assemblées : grondements de tambours noirs -  
Ô vociférants remparts, - j'ai été moi aussi l'homme lige  
Des arcs-en-ciel corroyeurs d'os vibrants.  
J'ai vaincu la réalité, ma danse a exorcisé le siège !

Et cerné par les vautours, j'ai hurlé dans l'holocauste ;  
Je n'ai pas pu arracher les flèches de mon flanc.  
Torche vivante, j'ai vu de nouvelles escortes s'éveiller -  
Dans un frisson, et monter à l'assaut des collines comme une marée.

J'ai entendu tes bras lutter contre la lave silencieuse,  
Et la bave des bois du cerf crocher la gorge du corbeau ;  
Les bouillonnantes cataractes de feu du ciel  
Allumèrent tes anneaux de cheville aux ornières du crépuscule.

Ô, pareil au lézard en plein midi  
Qui abandonne ses pattes et ses couleurs au soleil furieux,  
- Et ris, vrai serpent, égal du Temps, et lune  
De son propre destin, j'ai vu le début de ta métamorphose !

Et je t'ai vu plonger pour embrasser ta destinée  
Comme un blanc météore, sanctifié et confondu  
Enfin avec tout ce qui est libre et parfait,  
Là où les dieux de toujours gardent ta tente.

\* \* \*

Devenu fibre musclée d'éclair, chaussée de tonnerre,  
Quelles infinies saisons contemples-tu -  
Quels bivouacs de tes frères massacrés,  
Et ton immortelle fiancée dans les maïs !

Totem et pointes de feu, pyramide assoupie -  
D'autres calendriers mettent à présent le ciel en meules,  
Mais ta liberté reste sa largesse, Prince, au détour  
Des sentiers qui t'étaient familiers pour saluer son passage.

Là-haut dans le Labrador le soleil frappe à désir  
Ses rêves de neige sans paroles, la voici de nouveau  
Torrent et arbre qui chante ;  
Vierge pour les derniers hommes...

Vers l'ouest, l'ouest et le sud ! Les vents du Cumberland  
Et les vents qui couchent l'herbe du llano dispensent  
La sibilante chaleur de sa chevelure. Ses seins se rafraîchissent  
Ô souffle aux pentes des vignes - en fleurs !

Et lorsque les caribous se penchent à la recherche de sel  
Les flèches altérées s'élancent-elles ? Les andouillers donnent-ils  
L'alerte, gâchettes d'étoile dans la voûte attentive  
Du crépuscule ? - Ses sourcils parfaits épousent-ils les tiens ?

Nous avons dansé, ô Braves, nous avons dansé au-delà de leurs fermes,  
Des clôtures dans le désert de cobalt réalisèrent nos vœux...  
A présent la fervente prière est au creux de tes mains,  
Avec l'aigle et le serpent dans les rameaux.



III

CUTTY SARK

*O, navires en bois d'autrefois  
O, Téméraire perdus !*

Melville

## CUTTY SARK

J'ai rencontré un homme dans South Street, grand -  
une dent de requin tressautait sur sa chaîne.  
Ses yeux trouaient l'herbe verte  
- des lunettes vertes, ou bien c'étaient les lumières des bars  
comme -

brillants -

VERTS -

ses yeux -

échelle de coupée - comme s'il avait oublié de vous regarder  
ou vous avait laissé plusieurs blocs en arrière -

dans le juke-box hoquetait

« Nuits de Stamboul » - cocon de paroles sur la petite monnaie d'un inconnu -

*O Rose de Stamboul - les rêves tissent la rose !*

Sa voix Murmures de Léviathan,  
et le rhum mettait Platon dans nos têtes...

« C'est le S.S. *Ala* d'Anvers - et souviens-toi mon gars  
de me sortir d'ici à trois heures il part à l'heure.  
Je ne suis plus très doué pour l'heure à force de veilles  
mes pauvres yeux parfois se ferment » - ses mains osseuses  
semblaient battre la mesure... « Un jour un baleinier -  
Je dois veiller à l'heure et ne pas la rater - je suis un  
Démocrate - je sais à quelle heure c'est - Non  
je ne veux pas savoir à quelle heure c'est - putain  
d'Arctique avec son blanc qui m'a fait perdre le sens des aiguilles... »

*O Rose de Stamboul - les tambours tissent -*

« J'ai été dans la soute au petit cheval jusqu'au Canal  
de Panama - ça m'a suffi -  
puis j'ai vendu de la quincaillerie dans le Yucatan - suées -  
as-tu déjà vu le Popocatepelt - sa bouche sans oiseau  
et ses flancs de cendres tamisées ? -

et la côte de retour... »

*Rose de Stamboul O Reine de corail -  
poussières tenaces des os de la ville -  
et galeries, galeries d'entrailles en fusion  
pierre hargneuse - vert - tambours - noyade -  
Chante !*

« - quel évent ! » il pointa un doigt à travers la porte...  
« O la vie est un geyser - magnifique - dans ma poitrine -  
Non - impossible de vivre à terre ! »

J'ai vu des frontières s'allumer dans sa tête,  
mais étaient-ce des frontières - parfois le sable s'écoule  
le sable s'écoule - vers où - s'écoule le sable...  
Et il met en branle un appareil blanc qui chante.  
Alors on peut rire et danser autour de l'essieu -  
acier - argent - on rue dans les brancards - on finit par savoir -

*ROSE ATLANTE tes tambours enrobent la rose,  
une étoile brûlante flotte sur un golfe de larmes  
où dorment ses soeurs par centaines -*

sans fin

tant que dure la petite monnaie - stop -  
et ça repart -

Le vent tourmentait les montants de vannerie, entre  
été danseur et rafraîchis les enfers...  
Dehors un diable sur le quai manqua de le faire tomber  
- il disparut du côté de Bowery tandis que l'aube  
dévoilait la Statue de la Liberté - cette  
torche qui nous éclaire -

Je pris la route du retour à travers le Pont...

\* \* \*

Joyeuses futilités yankee, fées dans la plus haute tour, brillantes  
réparties britanniques, habiles et  
sauvages filles de la mer  
que le printemps faisait fleurir - dressez, tissez  
ces formes de lumière que mènent les vents du commerce...

*Doux opium et thé, Yo-bo !  
Des sous pour les marouins qui soulignent la quille !  
Les ailerons fouettent la brise du Japon !*

Voiles de lumière dans le ciel étiquetant la Ligne, clignotant autour du  
Horn  
vers Frisco, Melbourne...

Pennons, paraboles -  
rêves indélébiles du clipper vagabond,  
blanc souverain sur le bleu de la chance !

Eternel - *Cutty* - glorieux - *Sark* !  
*Thermopylae*, *Black Prince*, *Flying Cloud* dans le détroit de la Sonde  
- frangés d'écume, vos ventres débordaient les prairies vertes,  
emprisonnaient les colères du vent, filaient vers le sud,

*passé Java tomba le froid*  
*(doux opium et thé !)*  
*on vira pour se mettre sous le vent...*

Courses à la meilleure route (91 jours, 20 heures et l'ancre jetée !)

*Rainbow*, *Leander*

(son dernier voyage fut une tragédie) - où êtes-vous

*Nimbus* ? et tes deux challengers -

courant de longs bords -

*Taeping* ?

*Ariel* ?

V

TROIS CHANSONS

*En bas Sestos, Abydos en haut.*

Marlowe

## CROIX DU SUD

Je t'ai désirée, Femme du Sud sans nom,  
Non pas de rêve, mais de chair - lorsque toujours plus seule  
La Croix du Sud défait  
Les ceintures de la nuit, une à une -  
Là-haut, fraîche  
  grandissant au feu qui lentement se consume  
Des cieus inférieurs, -  
  vaporeuses cicatrices !

Eve ! Madeleine !

  ou bien toi, Marie ?  
Quel que soit ton nom - tu tombes en vain sur la vague.  
Ô simiesque Vénus, Eve sans toit,  
Sans époux, trébuchant au seuil du jardin où le vent  
Désole les guitares sur les ponts désormais solitaires ;  
Définitive réponse de la tombe !

Et ce long sillage de phosphore,

  irisé  
Trace de notre traversée - traîne dérisoire !  
Les yeux s'émettent sous son baiser. Du sort qu'il jette  
Naît un cri. L'esprit qui le conçoit tombe  
A la renverse et caille en crachat, chuchotis d'enfer.

Je t'ai désirée... Les braises de la Croix  
Montèrent de biais dans un pêle-mêle d'arômes.  
Mémoire du sang ; de nouveau le balbutiement  
Du feu...  
Dieu - toi l'innommable. Et la toilette -

Toute la nuit l'eau t'a peignée avec une noire  
Insolence. Tu t'es glissée dehors, à fleur de peau, parée.  
L'eau a fait cliqueter la glène piquante de tes cheveux  
Caressés - dociles, hélas, par tant de mains.  
Oui, Eve - rêve de ma semence sans amour !

Croix fantomatique, corsetée - dégouttant aux pieds de l'aurore.  
La lumière a noyé les trillions lithiques de ton frai.

VII

LE TUNNEL

*Trouver le chemin de l'Ouest  
Entre les Portes de la Colère.*

Blake

## LE TUNNEL

Représentations, collections, curriculum vitae -  
De Times Square à Columbus Circle les lumières  
Canalisent les congrès, les séances de nuit,  
Les réfractions de mille théâtres, les visages -  
Mystérieuses cuisines... Tu les fouilleras toutes.  
Un jour tu connaîtras par cœur toutes les scènes  
Et assisteras au lever du rideau avec la haine au ventre ;  
Tu découvriras le jardin mort au troisième acte,  
Te prendras les genoux - et souhaiteras être au lit  
Avec la rubrique faits divers des tabloïds sous les yeux.

Alors prends ton chapeau  
et pars.  
Comme d'habitude, - sans cesser  
de marcher - étonne-toi  
de voir l'aiguille sur le douze  
et souscris une élégie  
à ce que le temps détruit.

A moins que tu ne sois pas sûr de vouloir faire tout le trajet ;  
Ne vaudrait-il pas mieux une bonne marche de dix blocks  
Sous le métro aérien ? Et tu te retrouves  
En train de battre des bras comme un pingouin, -  
Comme d'habitude tu vas tomber dans la trappe de la fuite :  
La trappe du métro, promesse d'un prompt retour.

Au moins plonge sans hésiter dans la ligne de nage des essaims qui quittent le Square  
Pour revenir à la ruche, tandis que le Circle brille de tous ses feux -  
Evite les portes tournantes de droite,  
Où les yeux, prisonniers un instant de la boîte de verre, prennent peur  
- S'attendant si peu à retrouver d'un seul coup la lumière :  
En bas mets la pièce à côté du tourniquet  
Dans la fente. La sonnerie déjà retentit.

Ainsi  
ne connais-tu des villes  
que les métros, rivières sous les rues  
et les rivières... Dans la voiture  
l'harmonique du mouvement  
souterrain, et sa monotonie,  
prennent la voix  
des visages, pareillement souterrains -



« Prends ton crayon Jimmy - ils habitent maintenant  
au Parc Floral  
de Flatbush - le quatre juillet -  
comme un pigeon qui rêve de boue - des pommes de terre  
à arracher - traverser la ville - aussi -  
nuit après nuit - la ligne Curver - toutes les filles  
retrouvent la forme - c'était la règle - »

Nos langues se rétractent comme au mixeur du temps battu.  
Les réponses poussent comme du vert-de-gris, ou les cheveux  
D'un mort, sursis d'os ;  
Et la répétition gèle - « Quoi

« qu'est-ce que tu veux ? que je transige ?  
papa tordu ne réclame pas la monnaie - LE QUATORZIEME,  
VRAIMENT ? elle a dit qu'il était six heures et demie - si  
tu n'aimes pas mon portail pourquoi te  
balances-tu dessus, pourquoi *que tu*  
te balances dessus  
n'importe comment - »

De toutes façons n'importe comment -

Les phonographes de l'Enfer dans la tête  
Sont des tunnels qui se rembobinent tout seuls, et l'amour  
Une allumette brûlée qui flotte dans une pissotière -  
Quelque part au-dessus du Quatorzième PRENDS L'EXPRESS  
Pour chasser la douleur qui s'apprête -

« Mais je veux un bureau dans ce service, j'ai dit  
UN BUREAU - après  
le spectacle elle s'est mise à pleurer mais - »

A qui appartient cette tête qui se balance à la poignée tendue ?  
A qui appartient ce corps qui fume contre la barre mordue,  
Eclat de braise sous  
Les crevasses entrecroisées de la cervelle, -  
Bouffée de souche fendue sous  
Les fissures entretissées de l'esprit... ?

Et pourquoi faut-il que je me retrouve ici face à ton visage,  
A tes yeux qui brillent comme des agates - encore et toujours  
Sous les pubs de dentifrice et de shampoing anti-pelliculaire ?  
- Et est-ce que leurs yeux qui te suivent,  
Est-ce que leurs yeux te suivent comme des soucoupes sales ?  
Et la Mort, là-haut - qui scrute à travers toi  
Comme une géante - à ma recherche, Ô désormais !

Et lorsqu'ils ont traîné ta chair cisailée de haut-le-cœur,  
Tes mains qui tremblaient cette nuit là dans Baltimore -  
Cette ultime nuit dans la tournée des bureaux de vote, as-tu  
Entre deux secousses, as-tu refusé de prendre le ticket, Poe ?

Changement à Chambers Street pour Gravesend Manor.  
Le quai se démène au terminus.

De l'escalator attentif monte une douce  
Sérénade  
De chaussures et de parapluies, les yeux rivés aux chaussures, qui  
S'évanouit d'un seul coup quelque part là-haut où les rues  
Crèvent sous la pluie... Nouvelles sonneries :  
Coudes et leviers, chef de station et porte sifflante.  
Tonnerre en-dessous, galvanothermique... La voiture  
S'ébranle. La rame, dans un hurlement, dessine une courbe  
Avant le plongeon final  
Sous la rivière -  
Un peu plus vide,  
Et comme prise d'un accès de folie, elle fait le gros dos ; et  
Disparaît... Dans les coins  
Volent des journaux.  
Rugissement des fenêtres vides qui se gargarisent de signaux.

Est-ce aussi le Démon qui te ramène à la maison,  
Toi l'Italienne, femme de ménage en fichu ?  
Après avoir balayé les couloirs, nettoyé les crachoirs -  
Maintenant que la caserne désincarnée du ciel est propre et nue,  
Ô femme de Gênes, ramènes-tu les yeux et les mains de la mère  
Aux enfants et aux cheveux blonds ?

Démon, trappe coquette et féconde !  
Dont le rire hideux jaillit comme d'un soufflet  
- Ou bien est-ce le massacre étouffé du jour qui vient ? -  
Ô sans pitié pour inoculer l'aube au bord de l'eau  
Avec des antennes dressées vers des mondes qui brillent et sombrent ; -  
Pour nous ramasser à la cuillère plus liquides que la pâte  
Voix de la dernière étoile, et emmailloter  
Le cordon de la conscience dans le vent ombilical qui plonge,  
Au secours ! - juste avant de mourir.

Ô ramassé comme une pièce jaune sous la suie et la fumée,  
Tu as cueilli le baiser de notre angoisse ;  
Condensé, tu as tout pris - ganglions criards  
Bouleversés par la chanson que nous n'avons pas su retenir.

Et pourtant, comme Lazare, pour sentir la pente,  
Le gazon et la vague qui se brise - soulevant le sol,  
- Bruit d'eau tombé sans fin tombé du ciel  
Avec une Parole qui ne veut pas mourir... !

\* \* \*

Un remorqueur, soufflant des guirlandes de vapeur,  
S'élança au coup de sirène électrique qui creva la Rivière.  
Je comptai les échos qui se répondaient,  
Fouillant, feuilletant minuit sur les quais.  
Des lumières à la côte quittaient le tympan huileux des eaux ;  
Le noir là-bas creusait à la gouge le verre du ciel.

Ceci est ton port, Ô ma Ville, que je viens de traverser sous terre,  
Rejeté par la cohue des tours horloges... C'est demain  
Et je suis vivant... Ici, au bord de cette rivière qui marque l'Est -  
Ici, au bord des eaux où la mémoire coule des mains ;  
Dans cet abîme où les mains sans ombre plongent sans compter.  
A combien d'ici l'étoile a-t-elle parqué la mer -  
Ou bien faudra-t-il pour ma mort qu'on m'arrache les mains ?

Tu as cueilli le baiser de notre angoisse,  
                                Ô Main de Feu  
  cueilli -

VIII

ATLANTIDE

*La musique est la connaissance de ce qui  
dans l'amour est harmonie et système.*

Platon

## ATLANTIDE

Entre les torons des câbles tressés, arche  
Renversée, virant avec la lumière, vol de cordes, -  
La navette des kilomètres embraqués du clair de lune syncope  
L'élan murmuré, télépathie de fils.  
Sur l'index de la nuit, acier et granite -  
Filet transparent - lueur immaculée des traverses -  
Des voix sibyllines s'ébrouent, hésitent au bord  
Comme si les cordes avaient accouché d'un dieu...

Et dans ce cordage, surfilant à leur appel  
L'arc synoptique des marées à leurs pieds -  
Leurs bouches labyrinthe de l'histoire  
Accusant réception comme si tous les navires en mer  
Avaient crié ensemble d'un seul souffle vibrant, -  
« Rassemble ton amour - pour tisser ceux dont nous convoyons le chant ! »  
- Sur les digues noires, salués par des sons immobiles,  
Sept océans répondent avec leur rêve.

Puis, obliquement au-dessus des barres brillantes des porte-avions  
De nouveaux octaves enjambent les monolithes jumeaux  
Au-delà des caps gelés à qui la lune lègue  
Deux mondes de sommeil (Ô torons de l'arche du chant !) -  
Au-dessus de la nef de cristal immergée  
Les filets de la blanche tempête montent par vagues, encerclent  
De terrasses d'argent les espars bourdonnants,  
Grenier de vision, gouvernail de palladium des étoiles.

A pic les yeux, comme des mouettes piquées par le givre -  
Fendues et propulsées par des nageoires scintillantes de lumière -  
Pitonnent leur ascension des hautes silhouettes estompées qui se pressent  
De côté, envol de lame sur une lame de tendon  
- Lendemain d'autrefois - et rassemblent  
Ce monogramme du temps que nul voyageur ne sait lire  
Mais qu'à travers les cendres fumantes de l'amour et de la mort  
Il cherche, rire sans fin des javelots mythiques.

Comme des saluts, des adieux - là-haut parmi les sequins des planètes  
De murmurant marteaux par millions jettent une pâle lueur sur le Bûcher :  
Serein et clair dans le long cri d'enclume  
Des éons qui frémissent, le silence rive le Troy.  
Et toi, tout là-haut - Jason ! Injonction !  
Harnachant l'air qui s'accumule !  
Course d'argent du réveil, pur appel,  
Eole dans une vocifération de rayons ! volant en éclats dans les détroits !

Des golfes qui se déploient, tambours battants,  
Grande Vision-du-Voyage, émergeant dans sa tension -  
Le Pont, tandis que la nuit monte vers la crête cycloramique  
Du jour le plus profond - Ô Choeur, déplaçant le temps  
Vers le Verbe multiple que les soleils  
Et la synergie des eaux amalgament sans répit, refondu  
En myriades de syllabes, - Psaume de Cathay !  
Ô Amour, toi le blanc Paradigme répandu... !

Nous avons laissé le havre suspendu dans la nuit -  
Les lanternes chatoyantes du port s'estompaient derrière le navire.  
Pacifiques ici, au bout du temps, porteurs de blé, -  
Les yeux bégayaient dans les transes de la poussière et de l'acier.  
Et toujours la frise circulaire, indubitable  
De la méditation du ciel, mettant à couple la vague nouvelle  
A la vague agenouillée, tandis qu'un chant monte avec ferveur -  
La strophe printanière au carillon des cordes immortelles !

Ô Toi Connaissance d'acier dont le bond confie  
Les abords agiles au retour de l'alouette ;  
Toi qui, d'un cercle de ton lasso, fait chanter  
Tous les couples dans une même chrysalide, -  
Tu es à la fois le point et l'étalon lumineux des étoiles,  
Et l'orgue du destin -  
Soupir, son et chair, Timonier dans ce royaume du temps  
Où l'amour trace la route.

Alerte carillon de lumière séculaire, Mythe intrinsèque  
D'où naquit cette absence d'ombre qui est la pure blessure de la mort, -  
Ô gorgé de Rivière - dont l'irisation bat  
Dans la purge éclatante et la fabrique de nos veines ;  
Avec de blancs escarpements qui dansent dans la lumière  
Comme des fondations de larmes, les cités reçoivent en héritage  
Les champs mûrs, dont les moissons  
Déjà retournent à leur douce tourmente.

A jamais rayonnante Plaie de la Divinité, ô Toi  
Dont le cantique désigne la chimie neuve  
Qui exalte le commencement et la béatitude, -  
Toujours à travers tes câbles aveuglants, pour notre joie,  
Jaillit la blanche révélation de ta prophétie :  
Toujours à travers le cordage qui s'élançe, enfilade  
De pyramides d'argent, le jeune nom de la Divinité  
Comme un choeur mouvant d'ailes blanches... s'élève.

Migrations qui se souviennent du vide,  
Inventions qui pavent le cœur, -  
Indicible Pont vers Toi-même jeté, ô Amour.  
Ton pardon pour cette histoire, la plus blanche Fleur,  
Ô Toi qui a réponse à tout, - Anémone, -  
A présent que tes pétales dispensent les soleils autour de nous, retiens -  
(Ô Toi dont j'ai reçu le rayonnement en héritage)  
Atlantide, - retiens ton chantre sur les eaux !

Ainsi vers ton Eternelle Présence, au-delà du temps,  
Espars rougis d'une étoile tintante  
Qui perd son sang d'infini - les cordes orphiques,  
Sidérales phalanges, s'élancent et convergent :  
- Chant, Pont de Feu ! Est-ce Cathay,  
A présent que l'herbe est gorgée de compassion et que l'aigle des arcs-en-ciel  
S'enroule sur le serpent dans les feuilles... ?  
Antiphonaire de murmures dans les plis de l'azur.

## REPERES

<b>INTRODUCTION</b> (Thomas A. Vogler)	janvier 2004
<b>PROEME : AU PONT DE BROOKLYN</b>	juin 1999
<b>I, AVE MARIA</b>	juin 1999
<b>II, FILLE DE POWHATAN</b>	
<i>L'aube sur le port</i>	juin 1999
<i>Van Winkle</i>	décembre 1999
<i>La rivière</i>	juin 2002
<i>La danse</i>	août 2002
<i>Indiana</i>	décembre 2002
<b>III, CUTTY SARK</b>	novembre 1998
<b>IV, CAP HATTERAS</b>	décembre 2002
<b>V, TROIS CHANSONS</b>	janvier 2004
<i>Croix du sud</i>	
<i>Jardin d'hiver national</i>	
<i>Virginie</i>	
<b>VI, COLLINE DES QUAKERS</b>	février 2004
<b>VII, LE TUNNEL</b>	janvier 2004
<b>VIII, ATLANTIDE</b>	janvier 2004